

VII

LE BATEAU QUI VA SUR TERRE COMME SUR MER

Il était une fois une bonne femme qui avait trois enfants, et elle avait bien du mal à gagner du pain pour elle et pour sa famille.

Un jour, l'aîné lui dit :

— Ma mère, je vais faire mon tour de France ; je tâcherai de gagner ma vie, et je vais aller voir si je pourrais faire le bateau qui marche sur terre comme sur mer ; j'ai entendu dire que le roi donnera sa fille en mariage à celui qui aura réussi à le construire.

— Va, mon fils, lui dit la bonne femme, et tâche de réussir, car nous ne sommes guère riches.

Elle lui donna un morceau de pain et une pièce de deux sous.

Le jeune garçon se mit en route, et il rencontra une vieille chercheuse de pain qui lui dit : . . .

— Où vas-tu, mon garçon ?

— Qu'est-ce que cela te fait, la vieille ? répondit-il.

— Qu'as-tu dans ton mouchoir ?

— Une bouse de vache.

Il entra dans la forêt pour essayer de faire le bateau qui marchait sur terre comme sur mer, mais à chaque coup de hache qu'il donnait, il faisait des écuelles. Il se lassa bientôt et voulut manger, mais

au lieu du pain qu'il pensait trouver dans son mouchoir, il n'y vit que de la bouse de vache.

Il revint furieux chez sa mère, jurant comme un casseur d'assiettes, et l'accusant de s'être moquée de lui; mais quand il ouvrit son mouchoir, au lieu de la bouse de vache qu'il y avait vue, c'était le pain que lui avait donné sa mère.

Le lendemain, le second des enfants se mit en route à son tour : sa mère lui donna comme à l'autre un morceau de pain et deux sous.

Il rencontra encore la vieille qui lui dit :

— Où vas-tu, mon garçon ?

— Qu'est-ce que cela te fait, la vieille ?

— Qu'as-tu dans ton mouchoir ?

— Du crottin.

— Hé bien, si tu en as, tu en mangeras.

Il alla à la forêt et se mit à l'ouvrage; mais, comme il ne faisait que des écuelles, il se lassa et voulut manger; quand il ouvrit son mouchoir, il était rempli de crottin. Il revint furieux à la maison, et dit à sa mère :

— Faut-il que tu sois mauvaise d'avoir mis du crottin dans mon mouchoir !

— Mais, non, répondit-elle, c'est du pain que j'y avais mis ce matin.

Elle ouvrit le mouchoir, et on y trouva du pain.

Le jour d'après, le troisième enfant voulut se mettre en route à son tour; sa mère ne l'aimait pas, parce qu'il était petit et laid. Il lui dit :

— Je veux aller faire mon tour de France aussi moi.

— Ton tour de France, pauvre innocent ! répondit sa mère.

— Pourquoi pas, dit le petit gars; j'ai bon courage, et avec du cœur on va loin.

Au lieu de lui donner comme aux autres un morceau de pain beurré et deux sous, elle lui coupa un morceau tout sec et tout petit, et ne lui donna qu'un sou.

Il se mit en route, et il rencontra la vieille femme qui lui dit :

— Où vas-tu, petit gars ?

— Je ne sais pas trop, répondit-il.

— Je sais bien, moi : tu vas pour faire le bateau qui marche sur terre comme sur mer, afin d'épouser la fille du roi. Qu'est-ce que tu as là ?

— Un petit morceau de pain sec ; mais si vous voulez, je vais vous en donner la moitié.

— Je veux bien ; mais n'as-tu plus rien ?

— Si, j'ai un sou, à votre service.

— Hé bien, mon garçon, puisque tu as été bien gentil, va dormir dans le bois, et quand tu t'éveilleras, le bateau sera à côté de toi.

Le petit gars alla dormir, et quand il se réveilla, il vit un beau bateau qui marchait sur terre comme sur mer. Il monta à bord et se mit en route.

*
* *

Il rencontra sur son chemin un homme qui léchait les pierres d'un four :

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Je suis crevé de faim ; je lèche un four où l'on n'a pas cuit depuis deux cents ans, et je sens encore le goût du pain.

— Viens avec moi, et tu auras du vrai pain tant que tu voudras.

L'homme qui léchait le four monta à bord du bateau qui marchait sur terre comme sur mer, et en

continuant leur route, ils virent un homme qui léchait les douves d'une barrique de vin.

— Que fais-tu là ? lui demanda le petit gars.

— Je suis crevé de soif, répondit-il ; je lèche cette barrique : il y a deux cents ans qu'il n'y a eu de vin dedans, et j'en sens encore le goût.

— Viens avec moi, dit le petit gars ; je te ferai boire du vin tant que tu voudras.

L'homme monta à bord du bateau, qui continua sa route, et arriva à un endroit où un homme était couché et appliquait l'oreille à la terre :

— Que fais-tu là ? lui demanda le gars.

— J'écoute l'herbe qui pousse ; il y a plus de deux cents ans que mon blé est en herbe.

— Viens avec moi, je te donnerai du blé qui sera en épis.

Voilà le bateau qui allait sur terre comme sur mer, et il avait trois hommes à bord, non compris le capitaine ; sur sa route il rencontra un homme qui avait les deux jambes attachées :

— Que fais-tu là ? lui demanda le jeune garçon.

— Je cours après un lièvre, je me suis lié les jambes pour ne pas le dépasser.

— Viens avec moi, lui dit-il.

*
* *

L'homme qui s'attachait les jambes pour s'empêcher de courir monta à bord, et le bateau qui marchait sur terre comme sur mer, continuant sa route, arriva devant le palais du Roi. Le Roi fut émerveillé du bateau ; mais quand la princesse vit le petit homme laid et noiraud qui était à la barre, elle dit à son père :

— Je n'en veux point, papa, il est trop vilain.

— Nous allons, répondit le Roi, lui trouver de la besogne. C'est très bien, mon garçon, d'avoir amené le bateau qui marche sur terre comme sur mer ; mais il vous reste encore d'autres épreuves à accomplir avant de vous marier avec ma fille. Il faut d'abord que vous me trouviez un homme qui soit capable de manger tout le pain qu'il y a dans la ville.

Le jeune garçon s'en revint à bord l'oreille basse, et il disait à ses compagnons d'un air désolé :

— Jamais je n'aurai la fille du roi, car jamais je ne trouverai un homme capable de manger en un jour tout le pain d'une grande ville.

— N'est-ce que cela ? lui dit celui qui léchait les tuiles du vieux four ; ne te fais pas de chagrin, et laisse-moi agir.

Il alla à la ville, et on mit devant lui une charretée remplie de gâches de pain ; mais il les fit disparaître en un instant ; on lui en apporta une seconde qu'il avala avec la même facilité. Comme il en redemandait encore d'autres ; on alla prévenir le roi qui dit :

— Il va nous ruiner, ce coquin-là ; c'est assez pour aujourd'hui, et je te donne l'épreuve gagnée ; mais demain il faudra, dit-il au petit gars, que tu m'amènes un homme capable de boire tout le vin qu'il y a dans la ville.

Le jeune gars revint à bord aussi désolé que la veille, et il raconta à ses compagnons ce que le roi exigeait de lui.

— N'est-ce que cela ? lui dit celui qui léchait les douves de la vieille barrique ; ne te fais pas de chagrin, je me charge de mettre le roi à quia.

Il descendit à terre le lendemain, et arriva au palais du Roi avec le jeune gars ; on mit devant lui un grand verre et des bouteilles de vin :

— Vous moquez-vous de moi ? s'écria-t-il ; allez me chercher des barriques.

On lui en amena un chargement ; il les prenait dans ses mains, les supait en un clin d'œil, et les rejetait de côté, vides comme une coque d'œuf. Il criait qu'on ne le servait pas assez vite, et quand il eut bu deux ou trois charretées, on prévint le roi que le vin disparaissait aussi vite que le pain de la veille.

— Il va nous ruiner, dit-il à sa fille ; est-ce que tu ne veux pas épouser le petit gars ?

— Ah ! non, répondit-elle, il est trop laid ; tâchez de trouver un moyen de me débarrasser de lui.

— Sois tranquille, cette fois, je vais le prendre ; mais ce sera la dernière épreuve. J'ai, dit-il au garçon, trois cents lapins ; je te les donnerai demain à garder ; mais il faudra que tu me les ramènes le soir, et qu'il n'en manque pas un.

Le petit gars rentra bien désolé à bord du bateau qui marchait sur terre comme sur mer, et il raconta à ses compagnons la nouvelle épreuve qui lui était imposée :

— Ne te fais pas de chagrin, lui dit l'homme qui s'attachait les jambes pour s'empêcher de courir trop vite ; je les rattrapperai bien s'ils s'enfuient.

Le lendemain, on mit les trois cents lapins hors de leur cage, et ils coururent dans les bois : celui qui, les jambes attachées, attrapait les lièvres à la course, courait après eux et les ramenait vite, mais ils s'enfuyaient aussitôt, et c'était chaque fois à recommencer.

Le jeune garçon se désespérait, quand il vit paraître devant lui la bonne femme avec laquelle il avait partagé son morceau de pain :

— Ah ! ma pauvre femme, lui dit-il ; je ne peux parvenir à faire tenir ensemble les trois cents lapins

du roi, et si je ne les lui ramène pas, je n'aurai point la princesse.

— Tiens, lui dit la vieille, voici un sifflet ; quand tu voudras rassembler tes lapins, tu n'auras qu'à souffler dedans, et ils accourront tous.

Le jeune garçon la remercia beaucoup, et quand vint le soir, il siffla ; tous les lapins se rassemblèrent et se mirent sur deux rangs, les plus gros en avant comme des chefs, sur les côtés et en serre-files, et ils marchaient au pas comme un régiment qui suit les tambours et les clairons.

Ils entrèrent dans la cour du palais, et le roi en les voyant ne pouvait s'empêcher de rire.

Il dit à sa fille :

— Je crois décidément que tu seras obligée de te marier avec celui qui a amené le bateau qui marche sur terre comme sur mer.

— Ah ! papa, répondit la princesse, essayons encore une fois de nous débarrasser de lui.

Il ordonna au jeune garçon d'aller un jour à la forêt avec ses lapins, et de les ramener tous le soir.

Le lendemain le roi se déguisa et vint à la forêt :

— Bonjour, dit-il au jeune garçon ; voulez-vous me vendre un de vos lapins ?

— Non, répondit-il, mes lapins ne se vendent pas, ils se gagnent.

— Comment ?

— Tournez-vous, et laissez-moi faire sans murmurer, et je vous donnerai un de mes lapins.

Le roi se tourna, et le jeune garçon, sans respect pour la majesté royale, lui donna un grand coup de pied dans le derrière, puis il lui remit un de ses lapins que le roi emporta dans ses bras ; mais quand il eut fait quelques pas, le garçon siffla et le lapin revint prendre place au milieu des autres.

La cuisinière du roi vint à son tour, et dit au jeune gars :

— Voulez-vous me vendre un de vos lapins ?

— Non, mon lapin ne se vend pas, il se gagne, mais si vous vous laissez sans murmurer faire ce que je voudrai, je vous le donnerai.

Le petit gars lui appliqua une grande claque sur les fesses, et la cuisinière mit un lapin dans son tablier ; mais dès qu'elle eut quitté le bois, le garçon eut recours à son sifflet, et le lapin revint aussitôt parmi les autres.

La fille du roi, apprenant que les lapins s'étaient échappés, se dit :

— Je vais bien l'attraper, moi.

Elle se déguisa, prit un panier qui fermait à clé, et vint à l'endroit où était le jeune garçon.

— Voulez-vous, lui dit-elle, me vendre un lapin ?

— Mon lapin ne se vend pas, il se gagne ; mais je vous le donnerai si vous vous laissez faire sans murmurer ce que je voudrai.

La fille y consentit, et le jeune garçon lui appliqua une gifle qui lui fit voir trente-six chandelles ; puis il lui donna un lapin qu'elle mit dans son panier, et, après l'avoir soigneusement fermé à clé, elle s'en alla.

Le jeune garçon siffla ; mais le lapin ne revint pas : il siffla une seconde fois, et ne le vit pas davantage ; il siffla une troisième fois, et son lapin accourut.

Et comme le soir était venu, il les amena au palais du roi, sur deux lignes, marchant au pas comme un régiment commandé par des officiers et précédé par les tambours et les clairons.

Alors le roi dit à sa fille :

— Voilà un petit gars qui est bien fin ; il faut te marier avec lui ; car on aurait beau faire, il nous mettrait tous à bout.

64 LE BATEAU QUI VA SUR TERRE COMME SUR MER.

La princesse se décida au mariage ; ils firent de belles noces : les petits cochons couraient par les rues, tout rôtis, tout bouillis, et qui voulait en coupait un morceau.

Conté en 1880, par Joseph Macé, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans.
